« Présences francophones » et métissages culturels dans l'édition française de l'entre-deux-guerres : l'exemple de la Maison Rieder

Maria Chiara Gnocchi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/35553>

DOI : 10.4000/studifrancesi.35553

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 32-48

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Chiara Gnocchi, « « Présences francophones » et métissages culturels dans l'édition française de l'entre-deux-guerres : l'exemple de la Maison Rieder », *Studi Francesi* [En ligne], 145 (XLIX | I) | 2005, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 20 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/35553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.35553>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

«Présences francophones» et métissages culturels dans l'édition française de l'entre-deux-guerres: l'exemple de la Maison Rieder¹

L'expression «présences francophones» marque une forme de prudence. On ne peut parler, en effet, d'une première diffusion des «littératures francophones» dans l'entre-deux-guerres: tous les champs périphériques n'ont pas encore conquis leur autonomie, et les *corpora* littéraires sont encore, pour la plupart, très exigus. Ceci dit, il est indéniable que l'on assiste, à cette époque, aux premières tentatives de légitimation de la «francophonie littéraire» au sein de l'institution française. Grâce aussi à l'effort et au courage d'une maison d'édition qu'il serait injuste de livrer à l'oubli.

La maison d'édition Frédéric Rieder & Cie, fondée à Paris en 1913, a été rapidement oubliée après son rachat en 1939 par les Presses Universitaires de France, et le même sort a été réservé à sa principale collection de littérature française, les «Prosateurs Français Contemporains»². L'une et l'autre étaient pourtant très célèbres dans le monde littéraire de l'entre-deux-guerres, comme en témoignent les fréquents comptes rendus d'œuvres dans des revues aussi prestigieuses que la *Nouvelle Revue Française* et *Le Mercure de France*³. Entre 1921 et 1939, les «Prosateurs Français Contemporains» publient 75 auteurs, pour un total de 187 œuvres (romans et recueils de nouvelles)⁴. L'une des caractéristiques principales de ce catalogue consiste dans l'ouverture particulièrement précoce, dans le contexte éditorial de l'époque, vis-à-vis des auteurs provenant de la francophonie non hexagonale, européenne et extra-européenne. Je voudrais montrer par la présente étude que, chez Rieder, l'attention pour ces écrivains «périphériques» va de pair avec l'accueil de la littérature régionale et régionaliste d'un côté, et des littératures étrangères de l'autre. Ces choix divers participent d'un programme éditorial cohérent (aux assises idéologiques aussi bien qu'esthétiques), et peuvent être reconduits à une macro-option de base, «démocratique» pour ainsi dire, qui implique une contestation du nationalisme littéraire et des logiques francocentriques dominantes dans le champ littéraire contemporain. Je

(1) Cet article est tiré de ma thèse de doctorat, préparée sous la direction de P. Aron (Université Libre de Bruxelles) et de C. Imbrosio (Université de Bologne): *Des Belges à Paris. Étude des choix éditoriaux et des orientations esthétiques de la collection «Prosateurs Français Contemporains» chez Rieder (1921-1939)*. La soutenance a eu lieu à Bologne le 28 février 2003, devant un jury composé par Paul Aron, Carmelina Imbrosio, Michel Trebitsch (CNRS, Paris), Silvia Disegni (Université de Naples). Un rapport de ma thèse a été publié dans le *Bulletin* n. 10-11 des *Études Jean-Richard Bloch* (2002-2003, p. 81-88). Deux autres articles inspirés de ma recherche doctorale vont paraître sous peu: *Le réseau de Rieder: description historique et questionnement méthodologique*, à paraître dans P. ARON, J.-P. BERTRAND, B. DENIS et J.-M. KLIN-KENBERG (dir.), *Les Réseaux littéraires*, sous presse, et *Émile Masson et les «Prosateurs Français Contemporains» de la maison Rieder*, in *Émile Masson, prophète et rebelle*, Actes du Colloque international de Pontivy (26-27 septembre 2003), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, sous presse.

(2) L'histoire de la maison Rieder reste à écrire;

j'en ai rétabli l'essentiel dans ma thèse, tout en me concentrant sur le côté plus spécifiquement littéraire de son catalogue. Quant à l'absorption progressive de Rieder par les Presses Universitaires de France, cf. V. TESNIÈRE, *Le Quadriga. Un siècle d'édition universitaire 1860-1968*, Paris, PUF, 2001.

(3) Pour ce qui est des comptes rendus des «Prosateurs Français Contemporains» dans les revues littéraires contemporaines (essentiellement *Europe*, la *Nouvelle Revue Française* et *Le Mercure de France*), cf. M. C. GNOCCHI, «La revue *Europe* et les «Prosateurs Français Contemporains» de Rieder (1923-1938): statistiques et commentaires», que l'on peut lire sur le site de la revue *Europe*, à l'adresse <http://www.europe-revue.info/histoire/etudes/gnocchi.htm>.

(4) À cause de la guerre, la maison ne prend son véritable essor que dans les années 1920; conçue en 1913, la collection des «Prosateurs Français Contemporains» lance sa première série de romans seulement en 1921. La liste complète de ces «prosateurs» figure dans l'article que j'ai publié sur le site de la revue *Europe* (cf. note précédente).

me propose de réserver la seconde partie de mon article à la présentation de quelques-uns parmi les auteurs francophones que la maison Rieder a édités et promus; généralement mal connus de nos jours, ils mériteraient, dans plus d'un cas, d'être redécouverts.

Les éditions Rieder: le catalogue, les principaux responsables

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, le rôle de Frédéric Rieder est assez secondaire dans l'histoire des éditions qu'il fonda et auxquelles il donna son nom. Jusqu'en 1932, le véritable responsable et directeur de la maison est Albert Crémieux (1885-1954), historien de formation, ancien élève de Charles Seignobos à la Sorbonne, et successivement directeur de collection chez l'éditeur parisien Cornély⁵. C'est Crémieux qui a l'idée d'ouvrir à la littérature le catalogue de Rieder, où les études historiques étaient prédominantes; c'est encore lui qui conçoit les deux principales collections littéraires de la maison, les «Prosateurs Français Contemporains» (PFC) et les «Prosateurs Étrangers Modernes» (PEM). À la direction de la première, il convoque son ancien compagnon d'université Jean-Richard Bloch (1884-1947); il offre la gestion de la seconde à l'ami de ce dernier, Léon Bazalgette (1873-1928), critique et traducteur, spécialiste de la littérature anglo-américaine.

Au fil des années, le catalogue de Rieder s'étoffe considérablement, et se partage en plusieurs collections, que l'on peut répartir en quatre groupes majeurs. Un premier groupe «littéraire», dominé par les deux collections citées, accueille des textes aussi bien en français qu'en traduction (citons les «Maîtres des littératures» et les «Témoignages», collection de récits à mi-chemin entre la fiction, le reportage de faits vécus et l'essai). Un deuxième groupe est consacré aux arts: signalons les «Maîtres de l'art moderne», les «Maîtres de l'art ancien» et les «Maîtres de la musique ancienne et moderne». Un troisième groupe abrite des collections de type religieux-théologique: «Christianisme» et «Judaïsme». L'on peut enfin grouper dans un dernier ensemble, beaucoup plus vaste et plus hétérogène, divers ouvrages liés aux disciplines historiques, philosophiques, sociales, pédagogiques, ou encore à l'actualité.

Chez Rieder, Jean-Richard Bloch et Léon Bazalgette sont plus que deux directeurs de collections: surtout dans une première phase ils forment, avec Albert Crémieux, le noyau directeur de la maison, et ils jouissent d'une grande liberté dans la sélection des auteurs à publier (Bloch sera bientôt nommé directeur littéraire général de la maison)⁶. Autrement dit, l'esprit général du catalogue, ou du catalogue littéraire du moins, est largement influencé par leurs convictions idéologiques et par leurs préférences esthétiques.

Avant d'être conviés par Crémieux, en juin 1913, tant Bloch que Bazalgette se sont déjà distingués dans le monde littéraire français et international par diverses

(5) Frédéric Rieder fonde les éditions Rieder en rachetant le fonds de la maison Cornély, où il était employé. Sur Albert Crémieux, cf. M.-C. BOUJU, *Albert Crémieux et les Éditions Rieder, 1913-1932*, «Lendemaïns», n. 86-87, 22. Jahrgang 1997, p. 99-109; Id., «Europe et ses éditeurs 1923-1949», *Europe, 1923-1998: une revue de culture internationale*, Actes du colloque tenu en Sorbonne le 27 mars 1998, organisé par Henri Béhar, sous l'égide des Amis d'Europe, «Europe», n. hors-série, 1998, disponible sur le site <http://www.europe-revue.info>; Id., *Albert Crémieux et la naissance d'Europe, Europe*, n. 817, mai 1997, p. 163-167,

suivi par A. CRÉMIEUX, *Histoire de la fondation et des débuts de la revue Europe*, p. 167-177. La Bibliothèque nationale de France (désormais, en note BnF) abrite le fonds Albert Crémieux dans la section des Manuscrits occidentaux.

(6) Racontant les débuts de l'«aventure Rieder», Crémieux parle de lui-même, de Bloch et de Bazalgette comme d'une triade, d'une équipe cimentée, «fondée sur une adhésion mutuelle, sur un assentiment réciproque, sur une volonté commune» (A. CRÉMIEUX, *Jean-Richard Bloch ou la génération des ombres*, tapuscrit inédit, BnF, fonds Albert Crémieux).

activités et initiatives. Entre 1910 et 1914, Jean-Richard Bloch dirige – à Poitiers, où il s'est retiré – une revue politique et littéraire intitulée d'abord *L'Effort*, puis *L'Effort (libre)*⁷. Animée par des jeunes, idéologiquement placée à l'extrême gauche, *L'Effort* revendique, comme tant d'autres revues régionales ou régionalistes contemporaines, l'existence d'une vie culturelle provinciale, refuse les usages commerciaux et éditoriaux des revues et maisons d'édition de la capitale⁸ et assume volontairement et explicitement sa propre «marginalité»⁹.

Dès la fin du XIX^e siècle, Léon Bazalgette contribue à introduire et à diffuser en France plusieurs chefs-d'œuvre des littératures néerlandaise (flamande et hollandaise), russe, norvégienne, mais surtout de la littérature américaine, qu'il a lui-même traduite à plusieurs reprises (il est célèbre pour l'importation en France de Walt Whitman et de Henry Thoreau)¹⁰. Comme son confrère Bloch, Bazalgette a fondé et dirigé un périodique, *Le Magazine International*, organe de la *Société internationale artistique*, qui paraît entre 1894 et 1897, et qui «avait comme but [...] de créer à Paris un centre d'internationalisme pour le mouvement intellectuel, littéraire, artistique contemporain»¹¹. La revue *Europe*, que la maison Rieder édite dès 1923, et qui se distingue notamment pour son ouverture internationale, trouve en Léon Bazalgette un excellent parrain et inspirateur.

Les efforts de Bloch et de Bazalgette pour la promotion en France des littératures régionales et étrangères se situent dans un contexte plus vaste. Grâce aux travaux d'Anne-Marie Thiesse, l'on connaît bien aujourd'hui l'important mouvement littéraire régionaliste qui se développe en France entre la Belle Époque et la Libération¹². Une

(7) Les collaborateurs principaux de *L'Effort* sont des artistes et hommes de lettres aux sympathies socialistes, syndicalistes ou anarchistes : citons parmi ceux-ci Léon Bazalgette, Charles-Albert, Henri Hertz, André Spire, Louis Nazzi, Marcel Martinet, Gaston Thiesson, Charles Vildrac, René Arcos, Georges Duhamel. Sur *L'Effort (libre)*, cf., entre autres, «Ce qu'a été *L'Effort libre*», appendice à J.-R. BLOCH, *Carnaval est mort*, op. cit., p. 245-264; Chr. PROCHASSON, *L'Effort Libre de Jean-Richard Bloch, 1909-1914*, «Cahiers Georges Sorel», n. 5, 1987, p. 105-118; la première partie de J. ALBERTINI, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ? Essais et textes (avec une note de J. Mechali-Bessias)*, Paris, Éditions sociales, 1981.

(8) À partir de 1911, *L'Effort* édite des volumes : d'abord un ouvrage collectif, l'*Anthologie de L'Effort libre*, puis des œuvres de Pierre-Jean Jouve (*Les Deux Forces*, 1913); Henri Bachelin (*Sous d'humbles toits*, 1913) Léon Bazalgette (*Poèmes de Walt Whitman*, 1912, et *Europe*, 1913).

(9) Cf. C. LESAGE, *Des avant-gardes en travail*, «Revue des sciences humaines», tome LXXXV, n. 219, juillet-septembre 1990, p. 85-105, et M.-C. BOUJU, *Histoire de la revue Europe (1923-1939)*, mémoire de maîtrise sous la direction de J.-Y. Mollier, Université de Paris X Nanterre, 1993, p. 18-19.

(10) Une seule monographie lui a été consacrée jusqu'à ce jour : Ch. DEMUMIEUX, *Un goût de sauvage*, Avernès-sous-Exmes, Association Le Moulin de Bazalgette, 2000. Après sa mort, les revues *Les Humbles* et *Europe* lui dédièrent un numéro spécial (cf. «Europe», juin 1929, et «Les Humbles», cahiers n. 7-8, 14^e année, juillet-août 1929). En 1937, un universitaire allemand a publié une analyse des écrits de Bazalgette sur les

cultures latine et germanique : W. A. EICKE, *Léon Bazalgette (1873-1929) und seine Ausschauung über Latinität und Germanentum*, Inaugural Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde genehmigt von der Philosophischen Fakultät des Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Bonn, Bonn, Bonner Universitäts-Buchdruckerei Gebr. Scheur, 1937. Quant à la bio-bibliographie de Bazalgette, un aperçu complet, précis et documenté est fourni par la notice «Léon Bazalgette» que Nicole Racine a rédigée pour le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (sous la direction de J. MAITRON et Cl. PENNETIER, 43 vol., Paris, Éditions ouvrières, 1964-, en CD-ROM depuis 1995). Sa correspondance est dispersée dans diverses archives et bibliothèques européennes et extra-européennes, et ne compte plus que les lettres écrites par Bazalgette. Enfin, le critique néerlandophone belge Joris van Parys a consacré deux études importantes à Bazalgette : *Verre neuen, naaste vriend* et ««Cher Bazal». Een portret in brieven van Léon Bazalgette (1873-1928)», in *Medelingen van het Cyriel Buysse Genootschap XIII*, Gent, 1997, p. 7-42 et 43-86.

(11) Chr. SÉNÉCHAL, *Les Grands Courants de la littérature française contemporaine*, Paris, Malfère, 1934, p. 153. L'on rencontre déjà aux sommaires du *Magazine International* les noms des écrivains que Bazalgette contribue à faire connaître par la suite, à travers ses articles, ses essais, ses traductions, et la collection qu'il dirige chez Rieder : Walt Whitman, Henry Thoreau, Léon Tolstoï, Anton Tchekhov, les Belges Camille Lemonnier et Georges Eekhoud, le Norvégien Knut Hamsun et beaucoup d'autres.

(12) A.-M. THIESSE, *Écrire la France. Le Mouvement littéraire régionaliste de langue française entre*

production littéraire de type régionaliste ne constitue évidemment pas une nouveauté absolue; ce que l'on remarque d'inédit, à ce moment, c'est le passage d'une série de tentatives hétérogènes et dispersées à un mouvement unitaire et organisé (les centres de culture régionaux ayant décidé de «fédérer leur décentralisation»), qui entraîne une interrogation multiple des règles en vigueur dans le champ. De nouvelles thématiques, voire de nouvelles esthétiques s'affirment, qui ne sont pas nécessairement en ligne avec la mode parisienne¹³. Peu à peu, l'on assiste à une véritable contestation de la centralisation littéraire parisienne, et à la constitution conséquente d'un contre-champ organisé autour d'associations et de revues transprovinciales, d'académies, de concours et de critiques spécifiques¹⁴.

Au cours de la même période (surtout après la Première Guerre mondiale), l'on assiste à un phénomène apparemment inverse. L'Europe entière entre pour la première fois dans une dimension proprement universelle¹⁵, et la France littéraire vit ses premières expériences «cosmopolites». De nombreuses associations internationales d'écrivains voient le jour qui, dans leur hétérogénéité d'inspiration et de nature, contribuent à la formation d'un esprit culturel transnational; diverses maisons d'édition lancent de nouvelles collections d'œuvres étrangères, auxquelles s'intéressent également les revues; l'attention portée au phénomène de la traduction est particulièrement aiguë, et la curiosité vis-à-vis des littératures étrangères s'étend à des aires géographiques et linguistiques jusqu'alors inexplorées. Le rôle de Léon Bazalgette est tout à fait capital dans ce processus qui investit la France des années 1900, 1910 et 1920.

Prosateurs (Français) Contemporains

L'on ne s'étonnera donc pas d'apprendre que, au cours des années 1920 et 1930, les éditions Rieder publient non seulement de nombreux auteurs étrangers (dans les «Prosateurs Étrangers Modernes»), mais aussi, dans les «Prosateurs Français Contemporains», toute une série d'écrivains provenant à la fois des provinces françaises et de la francophonie périphérique.

Jetons, pour commencer, un coup d'œil rapide aux écrivains qui représentent le mieux, vers le milieu des années 1920, la collection des «Prosateurs Français Contemporains» (ceux qui publient le plus grand nombre de romans, et que la maison promeut davantage). Quelques noms s'imposent: André Baillon, Panaït Istrati, Maurice Constantin-Weyer, Jeanne Galzy et Joseph Jolinon. Or, il est intéressant de remarquer que de ces cinq personnages, deux ne sont pas français et trois n'ont pas le français comme langue maternelle.

Belge, André Baillon est né à Anvers; sa langue maternelle est le flamand, qu'il parle en famille; il étudie le français à l'école. Constantin-Weyer est né en Haute-

la Belle Époque et la Libération, PUF, «Ethnologies», 1991.

(13) Notons que la «renaissance des provinces» ne donne pas nécessairement lieu à une littérature régionaliste: tous ceux qui écrivent depuis leur province ne le font pas dans une perspective régionaliste militante, et inversement tous les régionalistes n'habitent pas forcément en province. Mais, comme Anne-Marie Thiesse le souligne, «les uns et les autres ne se soucient guère de partition tranchée entre les différentes catégories. Bien plutôt, un certain flou leur est utile, qui permet au mouvement de tout englober et d'accroître ainsi sa puissance et

sa visibilité dans le champ culturel» (A.-M. THIESSE, *Écrire la France*, op. cit., p. 123).

(14) Id., *ibid.*, p. 11-12.

(15) «La guerre, en brassant les peuples dans la vie et la mort, ouvre l'ère de la communication mondiale», note Michel Trebitsch (M. TREBITSCH, *Internationalisme, universalisme et cosmopolitisme: les représentations du monde dans les milieux intellectuels français, d'une guerre à l'autre*, «Cahiers de l'IHTP», n. 28, juin 1994, *Images et imaginaire dans les relations internationales depuis 1938*, sous la direction de R. FRANK, p. 15).

Marne, mais il vit jusqu'à sa trente-troisième année au Canada anglophone, où il est paysan et chasseur; ce n'est qu'à la mobilisation qu'il rejoint la France, où il vit ensuite en gagnant sa vie comme romancier, journaliste et traducteur (il vit à Nevers, où il est rédacteur en chef des périodiques *Paris-Centre*, et *Journal de l'Ouest et du Centre*). Panaït Istrati est roumain: après une vie de vagabondage, commencée à l'âge de seize ans, il s'installe en Suisse en 1916 (où il apprend le français) et en France en 1920, où il commence à écrire. Jeanne Galzy et Joseph Jolinon sont les deux seuls auteurs, parmi les cinq cités, que l'on puisse définir «français» à tous les effets; on notera que la première est née et a toujours vécu dans le Sud de la France, et que le second est lyonnais.

Ces quelques auteurs représentent très bien l'ensemble des auteurs publiés dans les «Prosateurs Français Contemporains». André Baillon est le premier d'un groupe consistant de Belges (9 au total) édités dans la même collection, dont Neel Doff, d'origine hollandaise, néerlandophone ayant appris tard le français. Le catalogue de Rieder touche bien d'autres régions de la francophonie: Marie Le Franc, bretonne, envoie ses romans à Bloch depuis le Québec, où elle vit dès l'âge de 31 ans; François Bonjean est un Français qui, dégoûté de l'Occident, est devenu professeur en Égypte, et trois des quatre livres qu'il donne à Rieder sont écrits en collaboration avec un ami égyptien; Fred Bérence est un Suisse qui a longtemps vécu à Prague, et dont *Le Parricide*, qui paraît chez Rieder en 1923, est le premier livre qu'il ne publie pas sur des presses étrangères; Emmanuel Buenzod est également suisse; née à Paris, Lucienne Ercole provient d'une famille corse; Gabriel Audisio est le fils du directeur de l'Opéra d'Alger, et passe en Algérie presque toute sa vie; René Guillot est professeur à Dakar; et, à l'image de Galzy et de Jolinon, la plupart des prosateurs «français de France» sont provinciaux (cf. aussi *infra*). Les éditions Rieder sont aussi responsables de la première publication en France d'un roman africain: en 1926 Jean-Richard Bloch accueille dans la collection des «Témoignages» *Force-Bonté*, un récit signé par Bakary Diallo, un Sénégalais ancien tirailleur, puis boursier en Côte d'Azur¹⁶.

Les éditions Rieder ne cherchent pas à cacher la provenance «périphérique» de leurs auteurs: au contraire, elles l'affichent avec ostentation, en particulier sur les quatrièmes de couverture des livres. Je voudrais attirer l'attention sur les quatrièmes de couverture, très similaires, de deux publications datant de 1932: *La Rivière aux oies* du Français Maurice Fombeure, et la réédition d'*En sabots* du Belge André Baillon¹⁷. Elles sont presque identiques, et présentent «Les livres du terroir» édités par Rieder, divisés par «régions»: *À l'abandon* de Fernand Nabonne représenterait le Béarn; divers romans de Joseph Jolinon, la Bourgogne; *Terroir* de Jean Gaulmier, le Berry; les romans de Marie Le Franc et de Pierre Guéguen, la Bretagne; *Les Démons de la solitude* de Jeanne Galzy, le Languedoc; *Léonie Nardot* de Raymond d'Etiveaud, le Limousin; *Morvan* de Maurice Constantin-Weyer et *La Concession perpétuelle n. 314* de Henri Hisquin, le Morvan; *Mademoiselle de la Ralphie* d'Eugène Le Roy, le Périgord; les romans de Georges David, le Poitou; ceux de Louis Lecoq et de Gabriel Audisio, l'Algérie; et la plupart des autres récits de Maurice Constantin-Weyer,

(16) La collection des PEM fait preuve des mêmes choix de fond que les PFC. Ainsi, non seulement la maison s'ouvre-t-elle à des aires linguistiques jusqu'alors peu connues en France, mais, à l'intérieur du monde anglophone par exemple, Léon Bazalgette publie de préférence des œuvres «de langue anglaise», mais dont les auteurs ne sont pas britanniques.

(17) *La Rivière aux oies* est le premier roman de Fombeure: ce sont des souvenirs d'enfance,

racontés à la première personne, dont le décor est un hameau dans le Poitou; l'évocation de la terre natale alterne avec des anecdotes sur la vie paysanne, les légendes et les croyances locales. *En sabots* (première édition: 1922) est aussi un récit autobiographique, composé de tableaux à travers lesquels Baillon donne à voir la campagne campinoise, ses habitants, et les tentatives d'adaptation de l'écrivain à ce monde.

le Canada (curieusement, la Belgique ne figure pas dans ces deux listes). Notons que, pour la plupart des auteurs et des romans cités, ce type de classification fonctionne en suivant des critères externes (d'où vient l'auteur) aussi bien qu'internes (de quoi parlent ses œuvres)¹⁸.

Citons un deuxième exemple, par lequel la maison se montre encore plus «engagée». En 1927 paraît l'essai où Henri Massis insiste sur la nécessité d'une *Défense de l'Occident* de tout apport extérieur pour que la civilisation, dont l'Europe serait évidemment la détentrice, n'ait pas à subir des conséquences malheureuses¹⁹. Au cours de la même année, Jean-Richard Bloch publie dans les PFC *El Azhar*, le deuxième tome de l'*Histoire d'un enfant au Pays d'Égypte* que François Bonjean, français, a écrite en collaboration avec Ahmed Deif, un ami égyptien. Sur le quatrième de couverture de ce volume, Rieder présente une série d'œuvres, appartenant à différentes collections, mais ayant toutes affaire à un «ailleurs» géographique, l'Afrique et l'Orient de préférence. D'abord quelques romans : *Cinq dans ton œil* de Louis Lecoq et *Trois hommes et un minaret* de Gabriel Audisio, dont on souligne qu'ils ont été primés par le Grand Prix de Littérature de l'Algérie; les *Contes fasis* recueillis par Mohammed el Fasi et Émile Dermenghem; les *Lettres des îles Paradis* éditées par Bohun Lynch; *La Danse de Çiva* de l'indienne Ananda Kentish Coomaraswamy et *Dans l'Inde* de Danielle Sylvain-Lévy; deux «Témoignages» de Lucie Cousturier, récits de voyage en Afrique noire; *Bass-Bassina-Boulou*, roman «africain» de Franz Hellens; *Force-Bonté* de Bakary Diallo, auteur sénégalais; une série de récits de Panaït Istrati, conteur roumain; *Les Heures de Corfou* d'André Dubois La Chartre, dont l'action est située au bord de la mer ionienne. Pour finir, un volume de la «Bibliothèque générale illustrée»: *Le Monde islamique*, par Max Meyerhof. Qu'il s'agisse d'œuvres écrites par des auteurs provenant du Sud-Est du monde (originaires ou pas), d'approfondissements sur la culture de ces lieux, ou de fictions ayant ces mondes comme simple décor, dans tous les cas le critère géographique prime sur les autres, et s'affiche de manière plus qu'évidente.

Loin d'être anodins, ces classements peuvent être considérés comme autant de prises de positions contre un certain modèle de littérature, et en faveur d'un autre. Contre le nationalisme littéraire, dans tous ses aspects et toutes ses formes; en faveur du «réveil des provinces», qui a pris son essor quelques décennies plus tôt, et de l'ouverture à l'étranger, même quand la langue reste le français. Autrement dit, l'internationalisme, voire l'anti-nationalisme de la maison Rieder permet de concilier le facteur «régional» et le facteur «européen», sinon «universel», la nation étant finalement le seul critère non fonctionnel. Ainsi, l'attachement aux réalités locales spécifiques ne dégénère-t-il pas en particularisme; l'internationalisme, inversement, est ancré dans une multiplicité d'appartenances non exclusives.

Dans une formule concise, l'on pourrait aussi dire que ces «prosateurs» écrivent *ailleurs*, *l'ailleurs*, et de préférence *autrement*. Si l'on entend par «littérature» un certain modèle de littérature défendu à l'époque (par les institutions «centrales» les plus légitimes et, par intérêt évident, conservatrices), l'on peut affirmer que Rieder tend à faire de la «contre-littérature», selon la définition de Bernard Mouralis²⁰.

(18) La double appartenance géographique des œuvres de Maurice Constantin-Weyer, qui illustrent à la fois le Morvan et le Canada, ne fait pas exception: l'auteur, comme ses récits, «appartient» lui aussi à ces deux espaces.

(19) «Le destin de la civilisation d'Occident, le destin de l'homme tout court, sont aujourd'hui menacés. [...] tout ce qui s'efforce de nous modifier, de nous courber, de nous changer de voie, ne cesse de prophétiser notre agonie, de faire appel à nos

angoisses, de contester les titres de notre culture, de mettre en question l'essentiel de notre avoir, pour ruiner définitivement les principes de notre humanité» (H. MASSIS, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927, p. 1-2).

(20) «Le processus de contre-littérature se développe [...] en suivant une ligne qui va de la perception à la manifestation de la différence, puis de la manifestation à l'affirmation et à la revendication de cette dernière. Il crée une menace constante

Ailleurs : du Nord de l'Europe au Nord de l'Amérique

Quelques-uns des auteurs francophones dont les éditions Rieder assurent le lancement et la promotion dans l'entre-deux-guerres méritent d'être (re)mis en lumière. Prenons comme premier exemple l'«équipe» d'auteurs belges. J'ai dit que la Belgique est l'une des aires géographiques les plus représentées dans le catalogue des PFC, et que le premier auteur recruté est André Baillon. Entre 1921 et 1932, Baillon donne à Rieder neuf récits (un par an à peu près)²¹; huit autres écrivains belges le rejoignent bientôt (souvent, grâce à sa propre intervention): Franz Hellens, Constant Burniaux, Neel Doff, Jean Tousseul, Robert Vivier, Benoît Bouché, Pierre Hubermont et Francis André, pour un total de vingt-huit romans belges publiés par Rieder entre 1921 et 1939²². L'examen de la trajectoire d'André Baillon dans le monde littéraire et éditorial français nous apprend que c'est grâce aux connaissances faites chez Rieder ou par le biais de Rieder que l'écrivain atteint d'autres milieux (revues, maisons d'édition) et connaît d'autres personnages influents dans le monde des lettres françaises. Autrement dit, la maison Rieder ne se limite pas à publier ses auteurs, mais œuvre pour les intégrer dans un système qui leur serait, autrement, assez hostile. Par ailleurs, plusieurs milieux et revues belges ont, surtout au début des années 1920, des rapports privilégiés avec la maison Rieder: le milieu bruxellois de la revue *L'Art libre* (1919-1923), dirigée par Paul Colin, futur rédacteur en chef d'*Europe*; le milieu anversoïse de la revue *Lumière*, dirigée par Roger Avermaete (1919-1923); et le milieu franco-belge du *Disque vert* (dès 1921)²³ de Franz Hellens²⁴.

Délaissant le Nord de l'Europe pour le Nord de l'Amérique, nous retrouvons la figure de Maurice Constantin-Weyer qui, né en France en 1881, vivant au Canada jusqu'à la guerre, passe le restant de son existence à raconter la vie qu'il menait dans ces terres nordiques. Tel est, en effet, le sujet de la plupart des romans, largement autobiographiques, qu'il publie dans les «Prosateurs Français Contemporains» de Rieder²⁵. Pour le même éditeur, il traduit de l'anglais un ouvrage de la collection «Judaïsme» et rédige une monographie sur Shakespeare. Il est traducteur de l'anglais pour La Renaissance du livre et d'autres maisons d'édition, et préface pour Crès la traduction de *Bellion-la-Fumée* de Jack London. Autrement dit, il ne dément jamais son appartenance à deux univers linguistiques, et à deux versants littéraires²⁶.

La trajectoire de Marie LeFranc²⁷ se rattache par plus d'un trait à celle de Constantin-Weyer. Née en 1879 dans la presqu'île de Rhuy, en Bretagne, Marie

pour le dogmatisme et l'ethnocentrisme littéraires, il ne tend à rien de plus qu'à rappeler que les choses pourraient aller autrement» (B. MOURALIS, *Les Contre-littératures*, Paris, PUF, «Collection SUP», 1975, p. 11).

(21) *Histoire d'une Marie* (1921); *En sabots* (1922); *Par fil spécial* (1923); *Un homme si simple* (1925); *Chalet I* (1926); *Le Perce-oreille du Luxembourg* (1928); *La vie est quotidienne* (1929); *Le Neveu de Mademoiselle Autorité* (1930); *Roseau* (1932).

(22) Le seul récit belge appartenant à la collection des «Témoignages», et non des «Prosateurs Français Contemporains», est *Campine* de Neel Doff.

(23) La revue change plusieurs fois de nom au cours des années: les critiques la désignent toujours, par commodité, par le seul nom du *Disque vert*.

(24) Son roman *Bass-Bassina-Boulou* figure en 1922 dans la deuxième série des PFC.

(25) Maurice Constantin-Weyer publie treize livres dans la collection des PFC: *Manitoba* (1924); *La Bourrasque* (1925); *Cinq éclats de silex* (1927); *Cavelier de La Salle* (1927); *Un homme se penche sur son passé* (1928, Prix Goncourt); *Morvan* (1929); *P.C. de Compagnie* (1930); *Napoléon* (1931); *Source de joie* (1932); *Une corde sur l'abîme* (1933); *Mon gai royaume de Provence* (1933); *Sourire dans la tempête* (1934); *La Croisière du jour sans fin* (1935).

(26) Dans ses romans plus ou moins autobiographiques, il ne manque pas de souligner les difficultés liées à la conciliation entre langues et cultures différentes.

(27) Deux monographies lui ont été consacrées: P. COLLET, *Marie Le Franc. Deux patries, deux exils*, préface de R. Choquette, Sherbrooke, Naaman, 1976, et A. BOIVIN et G. LUCAS (dir.), *Marie Le Franc. La rencontre de la Bretagne et du Québec*, Québec, Nota Bene, «Les Cahiers du CRELIQ», 2002.

LeFranc sort en 1897 de l'École normale de Vannes avec un diplôme d'institutrice. Successivement nommée dans deux bourgs bretons, elle se lasse vite de son travail, et rêve de partir à l'étranger. Elle s'embarque en 1905 pour le Québec, et c'est là qu'elle commence à écrire: des poèmes d'abord (une maison d'édition montréalaise publie un premier recueil; le deuxième sort des presses de Crès, à Paris); ensuite un roman (*Grand-Louis l'innocent*) qui, refusé par différents éditeurs, paraît à compte d'auteur. Mais, entre-temps, LeFranc publie dans la revue *Europe* deux récits brefs²⁸ qui attirent l'attention de Jean-Richard Bloch. Celui-ci achète à la romancière les droits de son premier roman, et obtient par contrat l'exclusivité pour deux autres romans à venir. *Grand-Louis l'innocent* reparait donc chez Rieder en 1927, et est aussitôt couronné par le prix Femina²⁹. Avant 1930, Marie LeFranc donne à l'éditeur parisien trois autres romans: *Le Poste sur la dune* (1928), *Hélior, fils des bois* (1930), et *Inventaire* (1930).

Sud-Est

Le poids des écrivains belges, de Maurice Constantin-Weyer et de Marie LeFranc au sein de l'«écurie»³⁰ de Rieder est contrebalancé par plusieurs présences du côté oriental et méridional. Les exemples en sont nombreux. Panaït Istrati, déjà cité, est un jeune narrateur roumain; il situe les intrigues de presque tous ses romans dans la région qui s'étend entre la Turquie et l'Est européen. Onze de ses récits paraissent dans les PFC, deux autres dans les collections «Témoignages» et «Europe»³¹. Louis Lecoq, dont le premier roman édité par Rieder (*Cinq dans ton œil*) obtient en 1925 le Grand Prix de Littérature d'Algérie, naît et meurt à Alger; il fonde *La Revue méditerranéenne* en 1924, aux côtés de Pierre Benoît, et la revue *Afrique*, parmi d'autres, en 1924³². Henri Petit, recruté dans le courant des années 1930, a été, entre 1925 et 1933, correspondant permanent du *Petit Journal* à Beyrouth et à Damas, et dirigera, après la Deuxième Guerre mondiale, une section étrangère à la R.T.F. René Guillot, auteur d'*Histoire d'un Blanc qui s'était fait nègre* et de *Taillis*, est professeur de mathématiques à Dakar; à l'époque où il donne ses romans aux PFC, il publie pour le «Bulletin

(28) «Montréal sous une tourmente de neige» en juillet 1925 (le morceau sera successivement intégré dans *Au pays canadien-français*, publié par Fasquelle en 1931), et «Marionnettes» en octobre de la même année.

(29) Une réédition québécoise a paru en 1978, avec une préface de P. Collet (Sherbrook, Naaman, «Création», vol. 30).

(30) «L'idéal, pour un éditeur, est de trouver un auteur "à suivre". En effet les hasards et les frais du lancement sont assumés une fois pour toutes et, l'efficacité d'un auteur étant reconnue, on peut, sans trop de risques, lui demander de continuer à produire selon le prototype éprouvé. Lié par un contrat de longue durée, l'auteur entre alors dans l'«écurie» de l'éditeur. C'est cette écurie qui, jouant le rôle de collectivité-témoin, donne son ton, son style, à la maison d'édition.» (R. ESCARPIT, *Sociologie de la littérature*, PUF, «Que sais-je», 1958, p. 65)

(31) Dans les PFC, *Les Récits d'Adrien Zograffi* (cycle romanesque en 4 volumes): *Kyra*, *Kyralina* (1924); *Oncle Angbel* (1924); *Les Haïdoucs* (1925) et *Domnitza de Snagov* (1924); *Vie d'Adrien Zograffi*

(cycle romanesque en 2 volumes): *Codine* (1926); *Mikhaïl* (1927); *Le Pêcheur d'éponges* (1930); *La Maison Thuringer* (1933); *Méditerranée (Lever du Soleil)* (1934); *Méditerranée (Coucher du Soleil)* (1935); *Le Bureau de placement* (1936). Dans les «Témoignages», le reportage en 2 volumes *Vers l'autre flamme* (1929) et, dans «Europe», *Tsatsamincka* (1931).

(32) Son premier recueil de poèmes, *Les Lumières*, paraît aux éditions «La Méditerranée française» (Paris, 1908); il publie successivement *Broumitche et le Kabyle* (contes, Fayard, 1923); *Sid Ghorab, surcorbeau* (roman, en collaboration avec Charles Hagel, Albin Michel, 1923); *L'Empire du monde* (roman, encore en collaboration avec Hagel, Fayard, 1923); *Pascualette, l'Algérien*, (Albin Michel, 1934). Cf. *Hommes et destins, dictionnaire biographique de la France d'Outremer*, vol. VII, Maghreb-Machrek, Paris, Académie des sciences d'outre-mer; Agence de coopération culturelle et technique, «Publications de l'Académie des sciences d'outre-mer. Travaux et mémoires», 1986, p. 305-306.

de l'Enseignement de l'A.O.F.» et pour les Éditions du Maghreb de Casablanca³³. Claire Sainte-Soline est d'abord professeur en France, puis à Fès au Maroc. Quant à *Cochinchine* de Léon Werth («Témoignages», 1926), c'est le fruit d'un voyage que l'auteur a fait en Indochine³⁴.

Mais, encore plus que les auteurs cités ci-dessus, trois personnages méritent, à différents égards, une attention particulière. Leur rôle, leur fonction, voire leur «représentativité» au sein du catalogue ne pourrait être sous-estimée. Il s'agit de François Bonjean, de Gabriel Audisio et de Bakary Diallo.

À cheval entre deux champs littéraires : François Bonjean et Gabriel Audisio

François Bonjean naît à Lyon en 1884. Au lendemain de la guerre, il se réfugie pendant trois ans en Égypte «afin de s'y former une idée plus claire du drame de l'Occident, c'est-à-dire du monde en proie à l'esprit bourgeois»³⁵. Depuis son poste de professeur au Caire, il entre en contact avec Romain Rolland, qui «place» et gratifie d'une préface son premier roman, *Une histoire de douze heures*, dans la deuxième série des «Prosateurs Français Contemporains» (1922). Avant le tournant de la décennie, Bonjean publie trois autres romans dans la même collection : *Mansour* (1924), *El Azhar* (1927) et *Cheikh Abdou l'Égyptien* (1929)³⁶. Ces trois volumes sont cosignés par François Bonjean et par un ami égyptien, Ahmed Deif, ancien élève d'El Azhar et professeur à l'Université Égyptienne au Caire. Bonjean est le vrai responsable de la *rédaction* de ces ouvrages, son ami Ahmed Deif s'étant limité à fournir la *matière* du sujet, ainsi que Bonjean l'explique dans l'avant-propos à *El Azhar*:

Sur la proposition que je lui ai faite au Caire, en 1922, mon éminent ami [Ahmed Deif] m'a fourni, de vive voix, la matière de Mansour, soit spontanément soit en répondant avec une obligeance inlassable aux très nombreuses et parfois indiscretes questions dont naturellement j'ai dû harceler une pudeur quelque peu différente de l'occidentale.

Conformément à nos accords, j'ai utilisé à ma guise les matériaux dont je disposais; matériaux consistant dans les notes prises par moi en écoutant Deif et aussi dans mes propres observations au cours des cinq années de mon séjour en Égypte.

Je demeure donc pleinement et seul responsable de la composition et de la rédaction de ces ouvrages [...].³⁷

L'on remarquera que c'est la pratique d'une bonne partie des premiers romans coloniaux.

Conformément à la plupart des premiers textes rédigés par des Maghrébins,

(33) *Contes d'Afrique*, recueillis par R. Guillot, sous la direction d'A. Charton, illustrations de M. Ranson, numéro spécial du «Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.», Gorée, Imprimerie du Gouvernement général, 1933; R. GUILLOT, *Frontières de brousse*, Casablanca, Éditions du Maghreb, 1937.

(34) N'oublions pas que, en 1920, le deuxième Congrès de l'Internationale communiste opte pour une extension de l'effort et de l'action révolutionnaires au monde colonial, et l'on sait bien comment, ensuite, le Parti communiste français sera mobilisé à l'occasion de la guerre du Rif, etc.). Il est donc assez naturel que diverses personnalités dans l'entourage de Rieder dénoncent les injustices «outre-mer» et se dévouent à la cause des

«ailleurs» les plus défavorisés.

(35) Cf. Chr. SENÉCHAL, *Les Grands Courants de la littérature française contemporaine*, op. cit., p. 322-323.

(36) *Mansour* et *El Azhar* sont les deux premiers volumes d'un cycle intitulé *Histoire d'un enfant du pays d'Égypte*, que Bonjean définit comme une «espèce de *Jean-Christophe* arabe. [...] C'est l'Islam vu du dedans, avec une psychologie non fantaisiste» (lettre de F. Bonjean à J.-R. Bloch du 7 septembre 1922, BnF). Selon les projets initiaux de Bonjean, le cycle devait compter cinq volumes: deux seulement paraissent chez Rieder (qui correspondent cependant aux *trois* premiers prévus par l'auteur).

(37) F. BONJEAN et A. DEIF, *El Azhar*, Paris, Rieder, PFC, 1922, p. 7-8.

mais destinés à un public français, le texte de l'*Histoire d'un enfant du pays d'Égypte* contient plusieurs mots arabes, notés et traduits en bas de page. La langue du récit est loin d'être «classique», même si elle n'approche pas encore les audaces linguistiques et discursives par lesquelles se distingueront les écrivains d'après les indépendances³⁸.

À l'instar de bien d'autres prosateurs français périphériques, Bonjean contribue à la promotion de la littérature française dans l'Afrique du Nord, rendant plus d'un service à l'«équipe Rieder» aussi³⁹.

Vers la fin des années 1920, suite à la résiliation du contrat de Jean-Richard Bloch avec la maison Rieder pour la direction des PFC, à un refus d'un morceau écrit pour *Europe* et à des ressentiments vis-à-vis d'Albert Crémieux, Bonjean s'éloigne, non sans regrets, de Rieder et de son milieu. Tout en restant en contact épistolaire avec Bloch, il passe, pour ainsi dire, à un autre champ littéraire. Successivement nommé professeur à l'École Normale de Constantine, il se rapproche de plus en plus des milieux musulmans⁴⁰ et voyage beaucoup dans l'Afrique du Nord. En 1929, il s'installe définitivement au Maroc, où il se marie avec une Marocaine. Là il écrit, au cours des années 1940 et 1950, de nombreux «guides» d'approfondissement (non seulement culturel) de la vie marocaine: par exemple les volumes *L'Âme marocaine, vue à travers les croyances et la politesse*; *Fès; Marrakech*; *Maroc, villes de la côte*, qu'il écrit pour l'Office marocain du tourisme⁴¹; ou encore *Le Maroc*, qui constitue le premier volume d'une collection intitulée «Connaissez l'Afrique du Nord» que la Société Shell du Maroc lance à Casablanca en 1954.

Jacques Noiray, auteur d'un excellent volume sur la littérature maghrébine, parle de Bonjean comme d'un *intermédiaire*: intermédiaire à la fois entre la littérature exotique œuvre d'auteurs métropolitains (la production «à la Jean Tharaud», pour ainsi dire), et la littérature «ethnographique» réalisée par des auteurs locaux⁴², et entre les protagonistes du champ littéraire français et les nouveaux représentants de la littérature qui sera définie maghrébine francophone. En effet, tout en continuant à publier à la fois en Europe et au Maghreb⁴³, Bonjean encourage différents auteurs originaires de l'Afrique du Nord qui ambitionnent d'écrire en langue française. Lui qui, au début des années 1920, avait été parrainé, soutenu et préfacé par Romain Rolland, devient à son tour parrain, maître, préfacier – dans le cadre d'une autre situation socioculturelle, voire d'un autre champ littéraire. En 1920, Bonjean n'avait pas de légitimité vis-à-vis de l'institution littéraire française, puisqu'il était jeune et «marginal» (il écrivait

(38) Dans le volume *Littérature francophone, I- Le Roman* (sous la direction de Ch. BONN, X. GARNIER et J. LECARME, Paris, Hatier-Aupelf-Uref, 1997, p. 211), François Bonjean est défini comme un représentant «progressiste» de la littérature coloniale, par opposition aux frères Tharaud, à Camille Maclair, à Robert Brasillach, etc. Les œuvres signalées de Bonjean sont tardives par rapport à celles qu'il publie chez Rieder: il s'agit de *Confidences d'une fille de la nuit* (1939), et de *Reine Yza amoureuse* (1947).

(39) En juin 1928, par exemple, Bonjean écrit à Bloch: «Vous savez que vos livres, en ce moment, inondent Constantine, comme du reste, l'an dernier, Alger. J'en ai parlé dans une conférence qui a fait tourner tous les yeux de votre côté [...]» (lettre de F. Bonjean à J.-R. Bloch, 11 juin 1928, BnF).

(40) Dans la lettre citée dans la note précédente, Bonjean dit qu'il compte terminer sa carrière universitaire comme professeur au Collège Musulman. Cf. aussi «François Bonjean et l'Islam» dans Ph. NIOGRET, *La reune Europe et les romans*

français de l'entre deux guerres (1923-1939), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 85-93.

(41) F. BONJEAN, *L'Âme marocaine, vue à travers les croyances et la politesse*, Rabat, Office du tourisme, 1948; *Fès, ibid.*, 1951; *Marrakech, ibid.*, 1951; F. BONJEAN et R. DESHORTIES, *Maroc, villes de la côte*, préface d'A. MAUROIS, *ibid.*, 1951.

(42) Par rapport à la plupart de ses compatriotes, Bonjean fait preuve d'une «connaissance plus intime du pays et de la civilisation indigène»: il «parvient ainsi, seul peut-être entre tous les écrivains européens du Maghreb, à être, mieux qu'un simple observateur, un interprète de la vie profonde» (J. NOIRAY, *Littératures francophones. I- Le Maghreb*, Paris, Belin, 1996, p. 21-23).

(43) *Reine Yza amoureuse* paraît en coédition Genève-Paris (Éditions du Milieu du Monde, 1947); *Confidences d'une fille de la nuit* d'abord à Paris, au Sablier (1939), puis aux éditions Baconnier d'Alger (1941); *Les Contes de Lalla Touria. Oiseau jaune et oiseau vert* seront par contre édités à Casablanca (éditions Atlantis, 1951).

depuis l'Égypte et ne participait pas activement à la vie culturelle de l'Hexagone). Par contre, lorsqu'il préface en 1949 *Le Chapelet d'ambre*, le premier recueil de nouvelles d'Ahmed Sefrioui (qui était son élève au Collège musulman de Fès)⁴⁴, son profil est totalement différent: il n'est plus un «jeune auteur», ni d'un point de vue biographique, puisqu'il a dépassé la soixantaine, ni du point de vue de la carrière littéraire, puisqu'il a déjà publié diverses œuvres; à cause de ces publications mêmes, il a acquis une légitimité en France; enfin, par rapport à ces auteurs décidément périphériques puisque originaires de l'Afrique, il est perçu comme l'écrivain «français», donc plus proche des positions «centrales». On assistera, plus tard, à un procédé inverse: en 1968 Sefrioui, qui en 1954 en était à son premier roman, est un auteur reconnu et célèbre, et le champ littéraire marocain (ou en tout cas maghrébin) s'est constitué en tant qu'espace littéraire autonome; il est donc logique que Sefrioui, légitime au sein de son propre champ, signe à son tour la préface d'une réédition marocaine d'un livre de Bonjean⁴⁵, qui est devenu, entre-temps, presque un inconnu.

Le rôle de François Bonjean ressemble à celui que joue, sur d'autres terrains, Gabriel Audisio. Collaborateur d'*Europe* dès 1926, Audisio écrit un seul roman pour Rieder: *Trois hommes et un minaret* (1926). Né en 1900 à Marseille dans une famille d'artistes (cf. *supra*), Audisio passe son enfance et une partie de sa jeunesse à Alger, où il étudie les lettres, le droit, l'histoire et la civilisation musulmanes⁴⁶. Rentré en France il a, pour professeur de lycée, Jules Romains, dont la théorie de l'unanimisme l'influencera plus tard. Il fait son service militaire en 1918, puis retourne en Algérie (dès 1920), où il occupe divers postes administratifs. Depuis Alger, il cherche à établir un pont entre les institutions culturelles locales et certains milieux français, dont celui de Rieder (d'une part, il propose des vers pour *Europe*; de l'autre, il convie Bloch et ses confrères à des «causeries littéraires» qu'il organise à Alger pour le compte de son père).

Trois hommes et un minaret est «une satire et une critique des mentalités occidentales à travers leur perception de l'Islam et des Musulmans, perception entachée de clichés, d'a-priori, de fantasmes et de peurs»: la peur «d'un Islam dominateur qui atteindrait la civilisation occidentale dans ses valeurs les plus matérialistes, l'argent, la boisson, la bombance alimentaire»⁴⁷. Le roman obtient le Grand Prix de Littérature de l'Algérie en 1926: on entrevoit déjà l'ambiguïté de l'appartenance de l'auteur à l'un ou l'autre champ littéraire⁴⁸.

(44) A. SEFRIOUI, *Le Chapelet d'ambre*, préface de F. Bonjean, Paris, Julliard, 1949.

(45) Cf. Ch. BONN et alii, *Littérature francophone*, op. cit., p. 211.

(46) Cf. *Dictionnaire des lettres françaises, XX^e siècle*, Paris, Le livre de poche, «Pochothèque», p. 64-65. Sur Audisio, cf. aussi le numéro monographique de la revue *Sud* (Marseille) qui lui a été consacré en 1977, n. 20, p. 3-69.

(47) G. CRESPO, «Gabriel Audisio, Grand Prix Littéraire de l'Algérie: histoire d'un quiproquo?», in RENCONTRES MÉDITERRANÉENNES ALBERT CAMUS, Audisio, Camus, Robles, frères de soleil: leurs combats, Actes du Colloque de Lourmarin (11-12 octobre 2002), organisé par A. Fošty, J.-L. Meunier, J.-C. Xuereb, Aix-en-Provence, Éditions Édisud, «Centre des Écrivains du Sud», 2003, p. 41-46. Au lendemain de sa parution, John Charpentier avait ainsi présenté le livre aux lecteurs du *Mercury de France* (dans la section «Romans exotiques et coloniaux»): «C'est l'histoire tout imaginaire, et burlesquement contée, de la conversion de la France à l'Islam que nous fait, ici, M. Audisio. La récente

création d'une mosquée à Paris a servi de thème à son livre, qui est amusant, quoique un peu forcé de ton, mais écrit dans une bonne langue. M. Audisio connaît bien les Musulmans, s'il exagère notre jobardise et notre snobisme» (J. CHARPENTIER, compte rendu de *Trois hommes et un minaret* dans *Le Mercury de France*, 1^{er} novembre 1926, p. 667-668).

(48) À propos de l'attribution de ce prix à Audisio, Gérard Crespo parle d'un «quiproquo». Le Grand Prix de Littérature de l'Algérie est créé en 1920, et décerné la première fois l'année suivante. En 1924, Jean Pomier, l'un des cofondateurs de l'Association des Écrivains algériens, établit, avec la collaboration de Robert Randeau, les critères d'évaluation des textes, qui doivent être signés par des écrivains sinon nés en Algérie, du moins y résidant, et qui doivent donner à voir «l'Algérie profonde», à travers une observation du «fait algérien». À la lecture de *Trois hommes et un minaret*, Gérard Crespo a été frappé par le «fossé existant entre le contenu de cet ouvrage et les critères fixés par Jean Pomier»: «C'est le début d'un malentendu entre

À partir de 1929, Audisio se réinstalle à Paris, tout en se rendant souvent à Alger. C'est Gallimard qui publie la plupart de ses œuvres⁴⁹. Le jeune écrivain partage la vocation internationaliste de ses confrères de chez Rieder: en 1938, il contribue à créer une section algérienne du Pen Club; attaché à l'Office du tourisme algérien à Paris, il rend divers services à ses amis et confrères d'Alger⁵⁰. En outre, Audisio anime l'École d'Alger, qui réunit des écrivains ayant en commun la culture méditerranéenne; notons que ce groupe est composé d'une part d'Audisio, d'Albert Camus, d'Emmanuel Roblès et de Jules Roy, et de l'autre du poète Jean Amrouche et du romancier Mouloud Feraoun, destinés à devenir célèbres dans le cadre de la littérature maghrébine de langue française. Dans cette période, qui précède les processus d'autonomisation et d'indépendance de la plupart des colonies françaises, les deux champs littéraires français et francophone algérien sont encore mal distincts; par la suite, la critique classera sans (grosses) hésitations Amrouche et Feraoun parmi les écrivains algériens d'expression française, et Albert Camus parmi les écrivains français tout court. D'autant plus intéressante se révèle être la figure de Gabriel Audisio, à la fois ici et là, participant à l'épanouissement littéraire des uns et des autres, jetant des ponts entre la France et l'Algérie littéraires. La détermination de l'auteur à susciter et à favoriser la création littéraire en Algérie ne fait que croître au fil des années: en 1948, dans *L'Algérie littéraire*, il insiste sur la nécessité d'opposer à une «littérature sur l'Algérie faite par des écrivains «du dehors», [...] une littérature faite par l'Algérie, c'est-à-dire par des écrivains qui en sont natifs ou qui l'habitent à demeure»⁵¹.

Aux origines de la francophonie extra-européenne: Force-Bonté de Bakary Diallo

En 1920 paraît aux éditions La Sirène un ouvrage intitulé *Des inconnus chez moi*, signé par Lucie Cousturier: les «inconnus» sont des tirailleurs sénégalais que l'auteur a rencontrés sur la Côte d'Azur. «Quelques épithètes méprisants jetés ça et là montrent en quelle mince estime elle tient les civilisés que nous sommes» (elle incluse), commente Michel de Gramont dans le compte rendu qu'il fait de *Des inconnus chez moi* dans la *Nouvelle Revue Française*⁵². En février 1923, Lucie Cousturier figure au sommaire du premier numéro d'*Europe* avec un premier récit-reportage d'une «mission» accomplie en Afrique noire. Deux ans plus tard, un ouvrage en deux tomes paraît dans la collection des «Témoignages»: *Mes inconnus chez eux*. Par rapport à *Des*

les Algérienistes et Gabriel Audisio, malentendu qui le conduira à s'éloigner de ce mouvement littéraire» Crespo parle de malentendu mais aussi de choix stratégique, l'écriture «truculente» de *Trois hommes et un minaret* rejoignant les penchants esthétiques de Randeau, et le couronnement du jeune Audisio assurant au mouvement de l'Algérianisme un avenir promettant (Id., *ibid.*).

(49) Les récits *Héliotrope* (1928), *Les Augures* (1932), *Les Compagnons de l'Ergador* (1941) et *Le Colombier de Puyvert* (1953); les essais *Gagayous* (1931) et *Jeunesse de la Méditerranée* (1935) et *Le Sel de la mer* (1936); et *La vie de Haroun-al-Raschid*, parue en 1939 dans la collection «La vie des hommes illustres».

(50) Il essaie par exemple de trouver une situation dans la capitale au jeune Albert Camus, mais sans succès (O. TODD, *Albert Camus. Une vie*, Paris, Gallimard, «Biographies», 1996, p. 164).

(51) G. AUDISIO, *L'Algérie littéraire*, Paris, Édition de l'Encyclopédie coloniale et mari-

time, vol. «Algérie-Sahara», 1948, p. 11, cité par M. BENIAMINO, *Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris-Montréal, L'Harmattan, «Espaces francophones», 1999, p. 77. À côté de *Trois hommes et un minaret* de Gabriel Audisio, rappelons que *Le Jardin d'essai* de Maurice Courtois-Suffit (PFC, 1933) se présente comme le «roman d'un voyage en Algérie» (d'après l'annonce publicitaire dans *Europe*). De son côté, Jean Gaulmier, qui donne deux romans à Rieder entre 1931 et 1933, sera plus tard directeur de Radio-France-Alger; c'est à Alger que, entre autres, l'écrivain fait la rencontre d'Emmanuel Bove.

(52) M. DE GRAMONT, compte rendu de *Des inconnus chez moi*, *Nouvelle Revue Française*, n. 89, février 1921, p. 209-211. Cf. aussi Ph. DEWITTE, *Les Mouvements nègres en France 1919-1939*, préface de J. Bessis, Paris, L'Harmattan, «Racines du présent», 1985, sur Lucie Cousturier en particulier p. 47-49.

inconnus chez moi, les relation entre indigènes et «hôtes» s'inversent ici, car l'auteur relate sa propre expérience sur le sol africain⁵³.

Comme tant d'autres «prosateurs français», Lucie Cousturier joue le rôle de «passeur» vis-à-vis d'autres écrivains périphériques dotés de peu de légitimité. C'est ainsi qu'elle met en contact Jean-Richard Bloch avec l'un de ses «inconnus», un ancien tirailleur sénégalais qui s'appelle Bakary Diallo, dont le récit *Force-Bonté* paraîtra en 1926 dans les «Témoignages». Même si, à l'époque, le roman n'a pas un grand succès de public, il sera désormais cité dans la plupart des livres consacrés à l'histoire des littératures dites successivement «coloniales», «négro-africaines», «francophones», etc., et ce jusqu'à aujourd'hui⁵⁴. Déjà en 1931 Roland Lebel, auteur d'une *Histoire de la littérature coloniale en France*, le définissait comme «le premier roman produit par un vrai noir d'A.O.F.» et ajoutait: «c'est une date dans notre littérature africaine»⁵⁵. Les polémiques autour de ce texte, «complaisant», selon certains, à l'égard de la France et du système colonial, n'ont pas fait défaut. En effet, Diallo nourrit pour la France des sentiments de gratitude et de confiance, que la guerre paradoxalement magnifie (son désenchantement après-guerre n'en est qu'amorcé). Hausser et Mathieu, auteurs d'un volume sur les *Littératures francophones*, avancent de gros soupçons à propos de l'authenticité de *Force-Bonté*, et concluent: «Des mains blanches ont vraisemblablement corrigé le texte, peut-être même écrit sous la dictée»⁵⁶. Il est tout à fait possible que Lucie Cousturier ou même Jean-Richard Bloch aient corrigé les épreuves du Sénégalais⁵⁷ (Bloch accomplit la même tâche pour Panaït Istrati aussi), mais les seules corrections que Bloch a pu faire sont d'ordre grammatical: il serait étonnant de voir le directeur des «Prosateurs Français Contemporains» dicter un texte colonialiste, voire même nationaliste. Quant aux corrections éventuelles de Lucie Cousturier, l'esprit de ses livres et les sujets abordés dans sa correspondance avec Jean-Richard Bloch permettent de démentir tout soupçon de ce genre. Mais, je l'ai dit, l'interprétation du roman est controversée. Hausser et Mathieu eux-mêmes reconnaissent que «quelque indignation que ressentent ultérieurement les militants de l'indépendance, les "convictions" de Bakary Diallo étaient partagées par beau-

(53) L. COUSTURIER, *Mes Inconnus chez eux* (I- *Mon amie Fatou, citadine*; II- *Mon ami Soumaré, Laptot*), Paris, Rieder, «Témoignages», 1925.

(54) Sur *Force-bonté*, cf. J. RIESZ, «The Tirailleur Senegalais who did not want to be a "grand enfant": Bakary Diallo's *Force-Bonté* (1926) reconsidered», *Research in African Literatures*, vol. 27, n. 4, Fall 1996, et G. O. MIDIOHOUAN, «Le Tireur sénégalais du fusil à la plume: la fortune de *Force-Bonté*», in J. RIESZ et J. SCHULTZ (dir.), «*Tirailleurs sénégalais*». *Présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*, Frankfurt a. M., etc., Peter Lang, 1989, p. 133-151. De G. O. Midiohouan, cf. aussi «Les Premiers Romanciers africains face à la critique colonialiste: les préfaciers et l'humanisme franco-africain», *Peuples Noirs/Peuples Africains*, n. 24, 1981, p. 103-117.

(55) R. LEBEL, *Histoire de la littérature coloniale en France*, Paris, Librairie Larose, 1931, p. 143. À propos de ce primat, tous les africanistes et les francophonistes ne sont pas d'accord. Paul Ono- voh écrit que *Force-Bonté* «has become known as the first autobiographical work in African literature»; Philippe Dewitte le définit pareillement comme le «premier récit autobiographique écrit en langue française par un Africain», et c'est

pareillement l'avis de János Riesz (cf. P. ONOVH, «European Missionaries And The "Invention" of African Autobiographical Writing», <<http://science.kennesaw.edu/org/academicforum/European%20Missionaries.htm>>; Ph. DEWITTE, *Les Mouvements nègres en France 1919-1939*, op. cit., p. 50; et J. RIESZ, «Littérature francophone d'Afrique noire: problèmes d'authenticité et de légitimation», *Französisch heute*, 16. Jahrgang, n. 1985/4, p. 282). Par contre, Charles Bonn d'un côté et Michel Hausser et Martine Mathieu de l'autre considèrent *L'Esclave* du Béninois Félix Couchoro (1929) comme le premier véritable roman africain (Ch. BONN et alii, *Littérature francophone*, op. cit., p. 246; M. HAUSER et M. MATHIEU, *Littératures francophones. III. Afrique noire – Océan Indien*, Paris, Belin, 1998, p. 79). Quant à Michel Beniamino, il voit en Diallo un précurseur de la négritude (M. BENIAMINO, *Francophonie littéraire*, op. cit., p. 116).

(56) M. HAUSER et M. MATHIEU, op. cit., p. 90.

(57) Cf. aussi J. RIESZ, *Littérature coloniale et littérature africaine: hypotexte et hypertexte*, in *Les Champs littéraires africains*, textes réunis par R. FONKOUA et P. HALEN avec la collaboration de K. STÄDTLER, Paris, Karthala, 2001, p. 120-122.

coup de ses camarades tirailleurs»⁵⁸ (finalement, avant de devenir le chantre de la négritude, Senghor était lui aussi un tirailleur modèle)⁵⁹.

La «présence francophone» de Bakary Diallo chez Rieder est un fait remarquable, même s'il ne s'agit pas d'un primat absolu dans le domaine. À partir des années 1920, la critique française a tendance à apprécier les «témoignages véridiques» et commence donc à accueillir favorablement, sinon à susciter, des témoignages sur l'Afrique et les colonies, avec une prédilection marquée pour les récits livrés «de l'intérieur». C'est ainsi que l'Académie Goncourt couronne, en 1921, l'œuvre de René Maran *Batouala*, sous-titrée *Véritable roman nègre*⁶⁰; l'*Anthologie nègre* éditée par Blaise Cendrars date de la même année. D'origine antillaise, René Maran vit en Afrique où il est fonctionnaire colonial; tout comme *Force-bonté*, *Batouala* se présente comme un texte précurseur, même si pour les critiques d'aujourd'hui aucun de ces deux textes ne se détache nettement de l'idéologie et de l'esthétique coloniales⁶¹ – mais il faut tenir compte des dates aussi: on est loin, au début des années 1920, du climat intellectuel des années qui suivent le second conflit mondial, et des textes que l'avènement des indépendances engendrerait, ceci au niveau des contenus aussi bien que de la forme. René Maran écrit en 1921, avec audace:

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens et leur charnier d'innocents... Tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge.⁶²

Il suffit de rappeler que, six ans plus tard, Henri Massis insistera encore sur la nécessité d'une *Défense de l'Occident* et de sa civilisation, la seule en fait, aux yeux de l'auteur, qui mérite ce nom (cf. *supra*). Dans un tel contexte, le fait même qu'un Africain puisse écrire un livre en français, et le publier en France, ne peut passer inaperçu. À remarquer: si de leur côté les éditions Rieder publient l'œuvre de Bakary Diallo, *Europe* signale régulièrement la publication des récits de Maran qui suivent *Batouala*⁶³; par exemple, les pages publicitaires jointes à la revue annoncent, en 1927, la parution chez Albin Michel de *Djouma, chien de brousse* par «René Maran, l'auteur de *Batouala*».

Métissages

Divers auteurs accueillis par Rieder pourraient, de diverses manières, être considérés comme des «métis», au sens large, du point de vue de la langue et/ou de la culture. J'ai déjà présenté les cas d'André Baillon, de Neel Doff, de Maurice Constantin-Weyer, de Panaït Istrati et de Fred Bérence. Ajoutons que Louis Lecoq naît et meurt à Alger, fils d'un père français et d'une mère espagnole. Ou encore: né à Paris, Maurice Parijanine part très jeune en Russie, où il est professeur dans un lycée de province; il ne reviendra en France qu'en 1920. Il publie dans les PFC *La Fausse Mariée ou Le Moulin sur l'Oprane* (1927) et traduit du russe et préface, pour les PEM,

(58) Id., *ibid.*

(59) Cf. aussi J. RIESZ et J. SCHULTZ (dir.), «Tirailleurs sénégalais», *op. cit.*

(60) À remarquer quelques phrases d'après la préface de l'auteur: «Ce roman est [...] tout objectif. Il ne tâche même pas d'expliquer: il constate. Il ne s'indigne pas: il enregistre» (R. MARAN, *Batouala. Véritable roman nègre*, Paris, Albin Michel, 1921, p. 10).

(61) Outre les livres cités relatifs aux littératures francophones extra-européennes, cf. R. GIRARDET, *L'idée coloniale en France 1871-1962*, Paris, La Table Ronde, 1972; J.-P. BIONDI (avec la collaboration de G. MORIN), *Les Anticolonialistes (1881-1962)*, Paris, Robert Laffont, «Les hommes et l'histoire», 1992.

(62) R. MARAN, *Batouala*, *op. cit.*, p. 11.

Cavalerie rouge d'Isaac Babel (1928). Son pseudonyme est à l'image même de son métissage: «Parijanine» signifie «le Parisien», et c'est le surnom qu'il s'est vu attribuer en Russie. Victor Serge fait le chemin inverse par rapport à Parijanine: de son vrai nom Victor-Napoléon Lvovitch Kilbatchiche, il est né à Bruxelles de parents russes émigrés (il donne trois romans aux PFC entre 1930 et 1932). Citons encore Michel Merlay, auteur de *Leur jeunesse* (1928) et *Histoire d'un meurtre* (1929): Merlay est le pseudonyme de Michel Mutermilch, Ukrainien ayant adopté la langue française. Les cas de «métissage» ne manquent pas non plus parmi les auteurs étrangers (citons par commodité le seul exemple de Scipio Slataper, né à Trieste, ville de frontière, d'une mère italienne et d'un père d'origine slave), ni parmi les animateurs de la maison: la mère de Léon Bazalgette est née à Rio de Janeiro d'un père d'origine flamande et d'une mère d'ascendance arménienne persane⁶⁴; Marcel Martinet, qui donnera le relais à Bloch en tant que directeur littéraire de la maison Rieder, a une double ascendance piémontaise et polonaise; Dominique Braga, directeur des PEM après la mort de Bazalgette, est d'origine brésilienne.

Une certaine idéologie «métisse» intègre les données biographiques de la plupart de ces écrivains. Par exemple, provenant d'une ville aussi cosmopolite que Marseille, ayant une ascendance maternelle roumaine, et vivant tour à tour en France et en Algérie, Gabriel Audisio ne peut qu'être marqué par un métissage à la fois ethnique et culturel. «C'est surtout à Gabriel Audisio qu'on doit la notion de creuset méditerranéen», rappelle Claude Liauzu: s'opposant au concept de «latinité», dont il craint les avatars fascistes, l'auteur «se réclame d'un cosmopolitisme ouvert à tous, d'une unité fondée sur la parenté des Méditerranéens», de «ce peuple hétérogène, fait de Languedociens et de Provençaux, de Catalans et de Corses, d'Andalous et de Napolitains, de Mahonnais et de Maltais, d'Arabes et de Berbères» qu'il évoque dans *Jeunesse de la Méditerranée*⁶⁵. Dans *Le Sel de la mer* (Gallimard, 1936) Audisio fait un «éloge vibrant et brillant de la bâtardise où il voit une supériorité sur la filiation homogène et légitime»⁶⁶.

Le «métissage» (plus ou moins revendiqué) des prosateurs de chez Rieder n'est pas sans influencer l'image que les lecteurs se forgent d'eux, et que les critiques proposent à leur tour. Par exemple, pour donner une idée des appartenances multiples de Marie Le Franc, Victor Margueritte reconduit son génie à toute une série de lieux et de cultures:

Visionnaire celtique, à peu près égale à Yeats, Marie Le Franc a des Irlandais le sens du vent, des Nordiques le sens du froid, des Bretons le sens de l'espace, de la femme le sens de l'amour, d'elle-même le sens de l'aventure.⁶⁷

Les deux travaux signés par l'exégète principale de Marie Le Franc, Paulette Collet, s'intitulent respectivement *Marie Le Franc, écrivain breton-canadien* (mémoire inédit de fin d'études) et *Marie Le Franc. Deux patries, deux exils* (op. cit.). Dans les deux cas, l'auteur est présenté sous le signe d'une double appartenance – et l'on remarquera que, entre la Bretagne et le Canada, c'est l'espace «France» qui finit par être exclu.

(63) *Europe* ne peut signaler la parution du premier roman de René Maran pour la simple raison que, en 1921, elle n'existe pas encore.

(64) Cf. CH. DEMUMIEUX, *Un goût de sauvage*, op. cit., p. 22-23.

(65) Cf. LIAUZU, «Gabriel Audisio, Albert Camus et Jean Sénac. Entre Algérie française et Algérie musulmane», *Confluences méditerranée*, n. 33,

printemps 2000, p. 165; la citation de G. Audisio est tirée de *Jeunesse de la Méditerranée*, op. cit., p. 35.

(66) Cf. LIAUZU, art. cit., *ibid.*

(67) V. MARGUERITTE, dans *La Rumeur*, 18 décembre 1927, citation reprise en exergue de M. LE FRANC, *Enfance marine*, préface de J. Florent, Montréal, Liv'Éditions, «Létavia», 1996.

Les zones géographiques de prédilection de la maison Rieder constituent presque toujours, on l'aura noté, des «carrefours» de langues et de cultures. C'est le cas, par exemple, de la Belgique, que Paul Colin définit «carrefour de l'Occident» (dans l'essai éponyme qu'il publie chez Rieder en 1933), entre Romanité et Germanité. Dans l'essai de Colin, les expressions et métaphores telles que «Belgique, miroir de l'Europe», «terre d'expériences», sont très fréquentes⁶⁸. Encore plus «métis», encore plus internationaux sont les pays des Balkans, chantés par Panaït Istrati. En dehors de l'Europe, Maurice Constantin-Weyer narre les mélanges qui se créent au Canada entre les Irlandais, les Français et les populations locales de langue anglaise ou espagnole – et leurs cultures respectives. Et encore: le Maghreb qu'illustrent François Bonjean et d'Ahmed Deif est le lieu de rencontre de Juifs et Musulmans, Européens et Africains...

Comme on peut le supposer, s'ouvrant à un si grand nombre d'auteurs «périphériques» et/ou «métis», la maison Rieder opte aussi, plus ou moins sciemment, pour un «métissage» de la langue, ne fût-ce qu'ébauché. En effet, les romans de la collection des «Prosateurs Français Contemporains» contiennent souvent des régionalismes, voire même des mots en langues étrangères. Par exemple, Panaït Istrati traduit souvent, dans des notes en bas de page, des mots roumains que ses personnages, mais aussi ses narrateurs emploient dans leurs propos; il en va de même dans les romans de François Bonjean et Ahmed Deif. Certains romans de Constantin-Weyer sont constellés de mots anglais; et bien qu'il évite d'habitude tout belgicisme, André Baillon avoue ne pas savoir trouver, dans *En sabots*, de mots français capables de décrire la campagne flamande⁶⁹.

Conclusion

Les options fondamentales dont la maison Rieder fait preuve sont audacieuses, ce qui ne manque pas de se répercuter au niveau de la réception. Un seul exemple parlant: au cours de deux décennies, et à une seule exception près, seulement des prix «mineurs» ou tout simplement «périphériques» (décernés en Belgique ou en Algérie) couronnent des ouvrages qui ne paraissent, finalement, pas moins qu'à Paris⁷⁰. En même temps, ces choix sont rendus possibles par un contexte institutionnel qui s'ouvre à d'autres dimensions, à des présences «autres». On ne saurait sous-estimer, à ce propos, le rôle joué, dès le début du siècle, par les deux phénomènes, apparemment inverses, que j'ai évoqués au début de cet article, et auxquels la maison Rieder doit beaucoup: l'essor du mouvement régionaliste et l'ouverture progressive à l'égard des littératures étrangères. Quelque paradoxal que cela puisse paraître, les intérêts et certaines croyances fondamentales des régionalistes (ou même simplement des régionaux) coïncident souvent avec ceux et celles des internationalistes, tant du point de vue idéologique que du point de vue esthétique. Les uns et les autres s'opposent à l'idéologie nationaliste et centraliste du pôle dominant de l'institution française

(68) Cf. H. ROLAND, «Paul Colin et la réception de l'Expressionnisme en Belgique francophone dans l'entre-deux-guerres», *Textyles*, n.20 (*Alternatives modernistes*, dossier dirigé par Pierre Halen et Anne Neuschäfer), 2001, p. 33-45.

(69) «Il y a une foule d'idées, poussées ici, qui ne sont que d'ici, qui ne servent qu'ici, qui mourraient si on les emportait dans une autre langue. Comment appeler ce vent rêche qui soulève les champs et les envoie au ciel, en poussière? L'Italie a sa tramontane,

le désert son simoun, le Nord sa bise. Le nôtre ne souffle qu'ici. D'où vient-il? Il est rugueux, il râpe. Les paysans ont trouvé le mot: *schrââl*, long et mordant comme un rabot sur une planche.» (A. BAILLON, *En sabots*, Paris, Rieder, «Prosateurs Français Contemporains», 1922, p. 13-14).

(70) Seul *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer décroche le Prix Goncourt en 1928.

et visent à mettre en valeur des réalités locales «autres». En outre, le développement du régionalisme a ouvert la possibilité d'une position «internationaliste» en province, donc une forme de fédéralisation des forces de la province et de l'étranger sans passer par les instances et les acteurs qui occupent le «centre». La convergence de ces deux phénomènes, et des diverses stratégies mises en œuvre par les uns et par les autres, conduit bientôt à des résultats visibles. Pour continuer l'exemple des prix, qui en dit long sur la réception «officielle» des œuvres et des auteurs, notons que, malgré beaucoup de résistances et de nombreuses tentatives ratées, c'est précisément dans l'entre-deux-guerres que le Prix Goncourt couronne les premières œuvres d'auteurs non français (ou pas à plein titre) : en 1921, je l'ai dit, les Dix récompensent *Batouala, véritable roman nègre*, de l'Antillais René Maran ; en 1928 c'est le tour d'*Un homme se penche sur son passé*, de Maurice Constantin-Weyer ; alors que la littérature belge sera couronnée la première fois en 1937 (grâce à *Faux passeports* de Charles Plisnier).

L'étude des textes dans leur contexte institutionnel permet de mieux comprendre non seulement la fortune critique de tel ou tel livre, mais aussi les dynamiques d'émergence des diverses littératures, saisies dans leur devenir. À quelques notables exceptions près⁷¹, les critiques ont peu abordé ce que l'on pourrait appeler la préhistoire des littératures francophones. L'influence consistante des études postcoloniales sur les études francophones a aussi contribué à concentrer l'intérêt pour ces littératures périphériques dans la période qui suit les années 1960, entraînant le risque d'une perspective historique limitée. On souhaiterait par contre un dialogue plus fécond entre les études francophones et les études françaises : s'interroger sur l'émergence des littératures francophones signifie aussi analyser les institutions françaises qui l'ont rendue possible à une époque donnée – ce qui ne revient pas à assumer une position francocentrique. L'étude conjointe du centre et des périphéries, voire des interférences entre ces deux pôles (au niveau des productions aussi bien que des appareils de consécration) restitue sa complexité à un système qu'on ne peut aborder par un seul biais. D'autant plus que, ainsi que l'expérience des éditions Rieder le donne à voir, la perception des appartenances (géographiques, culturelles ou autres) n'est pas univoque et évolue dans le temps.

MARIA CHIARA GNOCCHI

(71) Je pense surtout aux travaux de Janós Riesz.